



Sara Conti,
~ <http://www.saraconti.net>
~ saracadabraconti@gmail.com
~ +32 476 79 25 28
~ 7330 Saint-Ghislain(B)

Raconter mon histoire, raconter l'histoire du monde.



Puppen et autres créatures (2008 – 2018)

En 2006, j'ai été invitée par une communauté italo-slovène de Trieste à participer à une résidence artistique située non loin du village de naissance de mes grands parents maternels. Mon projet est une fresque de 5 matriochkas peintes en noir gris et blanc. J'ai eu un coup de foudre pour cet objet, lors d'un voyage en URSS (1987) avec ma mère.

A partir de 2008, obéissant à mon autorité intérieure, j'ai développé un univers graphique qui s'articule autour de la matriochka et je réalise des collages urbains en papier, d'abord de 10 cm de haut et puis, avec le temps, de plus en plus grands, jusqu'à atteindre 2m50 et parfois plus. Je colle dans l'espace public, volontairement en plein jour, me faisant photographier pendant l'action.

Mes poupées sont dessinées à l'aide d'un programme graphique, imprimées ensuite sur papier puis, au besoin, retravaillées (découpe des motifs au scalpel à papier, notamment). La dernière partie du processus est la présentation du collage à l'aide d'un mail que je j'envoie à ma liste de contacts.

La matriochka, je l'utilise comme un instrument pour m'exprimer sur ce qui me touche, sur ce qu'il se passe en moi et autour de moi et sur l'absurdité de la société dans laquelle nous vivons. Je trouve que c'est un puissant symbole de féminité (entre autres). Mes matriochkas sont sexuées. Je dis toujours que ce sont les Vénus de Willendorf du XXI^e siècle. Je suis une femme, j'utilise donc un personnage féminin pour m'exprimer. C'est comme un personnage de BD. Je fais avec ce que je suis. Je m'identifie à cette matriochka. Ce qui fait dire à beaucoup que mon travail est féministe. Mais, cela n'est pas volontaire. J'aime mélanger la légèreté et le sérieux.

Mon intention est de mettre une présence féminine dans l'espace public et de m'adresser directement aux gens. Ces derniers se font photographier à côté de mes géantes de papier et m'envoient leurs photos.

Ensuite, jusqu'en 2018, d'autres figures se sont ajoutées aux Puppen.

Le blog des Puppen : <https://saracadabra.blogspot.com/?view=flipcard>

Tous les collages : <https://www.saraconti.net/collages>

Texte de Paul Ardenne: https://www.saraconti.net/_files/ugd/da79a2_4164f68150524b108a8dce123b399dc6.pdf



«Retour au centre de la terre» - Impression sur papier découpé, circa 3m20 x 2m50 - Mons, 2018

Gemellis (2018)

En 2018, à la demande de la Fabrique de Théâtre (La Bouverie, Belgique), je conçois Gemellis, le 1500ème géant de Belgique. J'ai volontairement laissé le «panier» apparent afin de donner à voir la danse du porteur.

Gemellis est un enfant géant à deux têtes : l'une surmontée, en guise de chevelure, d'une forêt, et l'autre d'une usine, comme deux faces de notre monde, la nature première qu'il faut sauver et l'industrialisation, la présence de l'homme qu'il faut préserver sans que celle-ci détruise la première. Gemellis a été fabriqué par L'Atelier des Géants (Ronchin, France) et son histoire, imaginée par le poète Carl Norac.



Gemellis et son parrain, le Jardinier.



Gemellis, le jour de son baptême, à Ath (B)

Le roi Midas a des oreilles d'âne (Dinant/B, 2022)

«Le roi Midas a des oreilles d'âne» est une fresque murale qui s'inspire d'une légende moins connue du roi Midas. Dans celle-ci, le roi, un incorrigible «je-sais-tout», vexe le dieu Apollon et ce dernier l'affuble d'oreilles d'âne. Midas cache son infortune sous un turban et seul son coiffeur connaît son secret. Ce dernier, ne pouvant plus garder cela pour lui, creuse un trou et confie à la terre le secret que Midas lui impose de garder sous peine de mort. Un an plus tard, de la végétation (des roseaux, dans l'histoire d'origine) pousse à l'endroit où est enterré le secret. Les jours de vent, on peut entendre les roseaux chanter «Le roi Midas a des oreilles d'âne, le roi Midas a des oreilles d'âne». C'est ainsi que toute la ville découvre la bêtise du roi.



PLEIN CADRÉ

LE ROI MIDAS A DES OREILLES D'ÂNE

Le 25 septembre, à 11 heures précises, une nouvelle fresque de Sara Conti sera inaugurée au centre de Dinant, à même l'Académie des beaux-arts. Cet événement, dont on nous promet qu'il contribuera à amorcer un parcours street art dans la ville, marquera également la fin de l'exposition que le centre culturel local a consacré à l'œuvre libre, iconoclaste et passionnante de cette artiste montoise. Sara Conti est l'une des pionnières belges de l'art urbain, avec, notamment, le collage d'images imprimées – des matriochkas, figures

féministes parties à l'assaut des villes et véritables « tigresses de papier », selon les mots du critique d'art Paul Ardenne. Cette fois, point de poupées russes dans la ville du rocher Bayard mais une peinture murale sur panneaux amovibles réalisée à main levée et déployant une veine mythologique méconnue, immanquablement politique, autour de la légende du roi Midas. [V](#)

A l'Académie des beaux-arts, à Dinant, à partir du 25 septembre.



Dinant inaugure son parcours street art avec l'œuvre de la Montoise Sara Conti.

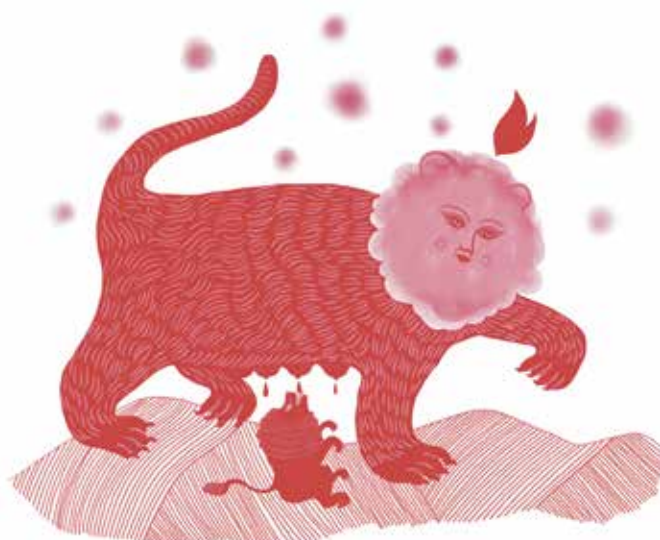
Michel Verlinden, pour le Vif L'Express

Dessins à main levée (Sélection)



«Chlorophylle-moi (David allant vers Goliath)», 42x59cm / «Nouvelle lune», 50x65cm / «Mon amie la lune noire», A4 / «Par la présence, je suis», 50x65cm / «Le futur que vous aviez imaginé n'a pas eu lieu», 50x65cm / «Le futur que j'avais imaginé n'a pas eu lieu», 50x65cm / «Romulus & Remus», A4 / «La forêt qui avance», A4

Impressions giclées et sérigraphies (Editions limitées)



«Mamma Gallina» - Impression giclée sur papier Hanhemühle 305gr 60x42cm et 110cm x 96cm - édition de 5 - 2023

«Mamma Leone» - idem

«Mamma Universo» - Impression giclée sur papier Hanhemühle 305gr - 60x42cm - /5 - 2023

«Mamma adottiva» - Idem

«Donna Leone» - Idem



Série «Deuils» (Sélection)

Impressions giclées sur papier Hanhemühle 305gr - 60cm x 42cm - Edition de 5 - 2023

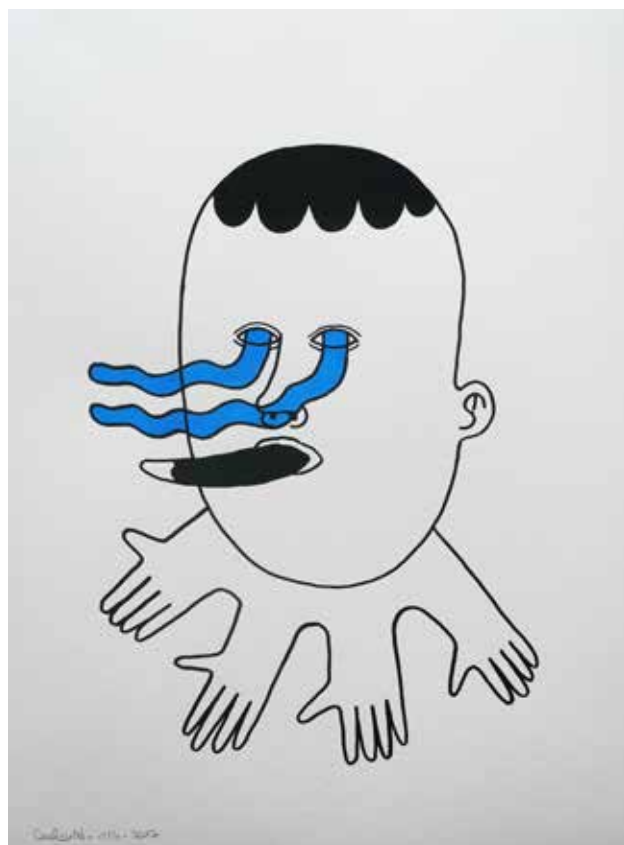


«Eau de Vie 1 & 2» - Sérigraphies 2 couleurs - 21cm x 29,7cm - Edition de 11 - 2023

«Au soleil couchant» - Sérigraphie 1 couleur et impression de pochoir aux encres acryliques, avec rehaussement manuel - 27x36cm - 9 exemplaires - 2021

h

«Ballando» - Sérigraphie 1 couleur et impression de pochoir aux encres acryliques, avec rehaussement manuel - 27x36cm - 9 exemplaires - 2021



«Avec mon grand soleil» - Sérigraphie 2 couleurs - 27cm x 36cm - Edition de 6 - 2016

«Poulpe» - Sérigraphie 2 couleurs - 27cm x 36cm - Edition de 4 - 2017

«Sans titre» - Sérigraphie 3 couleurs - 27cm x 36cm - Edition de 5 - 2017

«Sans titre» - Idem

Sara Conti est grande et le dessin est son prophète

Paul Ardenne

À Saint-Ghislain vit Sara Conti, créatrice hors pair. Son médium : le dessin. Son propos : comment je vois la vie. Son style : très personnel, entre graphisme coloré, découpage et ligne claire. Ses lieux d'action : l'espace public, la galerie d'art, le livre illustré. L'imagination, ici, est au pouvoir, débordante, corrélée à la réalité souvent la plus quotidienne qui soit.

Autant le reconnaître d'emblée : le propos qui suit ne sera pas académique. La principale raison en est l'amitié. J'ai rencontré Sara Conti voici une dizaine d'années. Je travaillais alors, dans la foulée de mon livre *Un Art contextuel*, sur les expressions artistiques se donnant cours dans l'espace public, à même la rue et la ville. En menant mes recherches, j'étais tombé sur de curieux collages urbains blasonnant les murs d'immeubles, parfois très en hauteur et toujours visibles, où étaient représentés de façon stylisée des corps humains élémentaires, le plus souvent féminins. Les figures qu'exhibaient ces collages, en forme d'amande, comme des mandorles à peine historiées, étaient le plus souvent ornées d'attributs désignant tantôt la chevelure, les seins ou le sexe, ceux des femmes. Déclaration féministe que celle-ci ? Peut-être. Mais dans quelle intention ? Bien des artistes, de façon déclarée, cultivent l'art de l'allusion voire du mystère. Je décidais d'enquêter.

Le corps humain métamorphosé, offert à tous yeux

Artiste belge d'origine italienne, un temps chanteuse dans une formation de rock (curieux détours du destin, en lequel elle préfère croire), Sara Conti s'est d'abord fait connaître par ses collages urbains, distribués, on va le voir, de façon métromonique. Titanesque travail esthétique que celui qui va l'occuper plus de dix années durant, jusqu'à une date récente. L'artiste, méticuleusement, prépare en atelier, réalisés au dessin vectoriel puis découpés avec soin, plusieurs centaines de collages-papier, qu'elle affiche chaque semaine avec une régularité sans défaut, souvent le dimanche matin. Les lieux choisis où s'exhibent ces affiches d'un genre sibyllin sont d'abord Saint-Ghislain et ses alentours avant que les collages essaient au loin, à Charleroi, à Bruxelles, à Douai et autre part en France. Les surfaces qu'affectionne particulièrement Sara Conti sont celles des friches industrielles, murs abandonnés et autres reliques d'une économie ayant changé son fusil d'épaule et décampé. La forme fétiche qui anime chaque dessin est celle, récurrente, obsessionnelle, de la matriochka, cette poupée russe enceinte d'autres poupées russes, en cascade. Une matriochka qui, une fois customisée par Sara Conti, n'est jamais la même et peut revêtir des attributs d'époque, sataniques ou sacrés, diversement. Le corps, ici, est incessamment la proie de métamorphoses bizarres. Des végétaux sortent de la chair, une peau se scarifie, la conformation humaine devient animale, la figure se fait de temps à autre carnavalesque, symbolique, fantasque, girly..., tandis que l'artiste exploite avec intensité le recueil des métaphores de l'humanité incertaine, jamais sûre de ses choix, de ses désirs, de ses penchants. Réunis à présent dans un livre qui en est comme la Bible, la reproduction de ces centaines de collages urbains «matrioshkesques» donne la mesure du labeur fourni mais, plus encore, forme le recueil d'une oeuvre majeure à la richesse graphique profusionnelle. Un univers en soi, incomparable, inimitié, l'équivalent d'un chef-d'oeuvre, pas moins.

La vie est un dessin, mon dessin

Dessiner, encore et encore. Avec l'ordinateur souvent, mais de plus en plus avec la main, à mesure que le temps avance. Quels sont les thèmes élus de l'artiste ? Avant tout, on l'a dit, sa propre vie. Sara Conti est italienne ? Elle s'empare du mythe de Rémus et Romulus, les fondateurs de l'Urbs, la Ville éternelle, et en donne une libre illustration graphique très saillante où les corps un peu arrondis de nos contemporains ont remplacé la configuration charnelle musculeuse et athlétique des anciens. Un été, la chaleur devenant insupportable, elle se dessine nue, sans fioriture, sans excès non plus, à partir de selfies réalisés avec son smartphone. Canicule, le court portfolio qui émane de cette expérience vitale simple et commune, montre à l'envi que Sara Conti aime aller droit à l'essentiel : le trait est le paramètre qui mètre le corps, pas question de le mettre au service d'une exagération de soi où l'artiste, pourtant joliment proportionnée, se présenterait en gloire à nos yeux de spectateurs comme la Vénus de Botticelli. Priorité, dans ce cas, au réalisme. Ces «autoportraits de canicule», comme les nomme l'artiste, avouent un regard sur soi moins illuminé ou trompeur que précis, sinon réconcilié avec leur objet - je suis donc ce corps.

Ce réalisme, on le retrouverait si besoin était, avec une puissante vivacité, dans un autre portfolio de l'artiste, *I Wish U Well*. «Fin juillet 2018, j'ai eu la chance, grâce à une mission Mus-e Belgium, de passer du temps au Centre d'Accueil de la Croix-Rouge d'Ans-Rocourt. Avec mon téléphone, j'ai récolté photographiquement les choses qui m'ont marquées, les personnes que j'ai rencontrées. J'en ai alors réalisé dix dessins rassemblés dans le petit livre « I wish u well ». Que voit-on ? Des personnes d'origine immigrée, dans leur centre d'accueil, attendent que le temps passe, des jeunes femmes sourient à l'artiste, deux sympathiques jeunes adultes mâles montrent avec fierté leurs tatouages... La vie des humbles ? Disons, l'humanité, plus sobrement, dont l'artiste rend ici un des moments au moyen d'un dessin une fois encore précis et sans bavardage, d'où l'émotion n'est jamais absente. L'effet, sans nul doute, de l'attention et du respect que Sara Conti ne manque pas de témoigner à ses modèles d'un moment, des oiseaux de passage que l'existence n'a pas gâtés mais qu'elle saisit en dignité, toujours et invariablement.

Jusqu'au bout de ce que permet le graphe

Une artiste de la vie humaine, Sara Conti ? Une artiste pour laquelle la vie selon toutes ses inflexions peut donner lieu à dessin ? Sans aucun doute. Quand bien même elle-même ou l'humain réel ne feraient plus partie du projet créatif. Il en va ainsi dans cette récente série de dessins d'arbres et d'épaisses forêts méticuleusement tracés au feutre noir par l'artiste, et d'où toute présence humaine a disparu. Quel sens donner à ces images «anthropofuges», à ces représentations où, pour reprendre la fameuse formule de Charles Baudelaire chroniquant le Salon de 1859, voici venu le temps de «l'univers sans l'homme» ? Pulsion écologique, peut-être. Ou lassitude momentanée du monde sur-habité où nous nous mouvons. À moins qu'il ne s'agisse-là de l'effet d'une fascination, ou d'un hommage à la nature, à ses formes prolixes, à sa générosité matiériste. Tout cela ensemble, qui sait ?

Que signifie le dessin, colorié ou non, pour Sara Conti ? Comme la phrase pour l'écrivain ou le proverbe pour le fabuliste, il est ce vecteur sur lequel viennent reposer tout à la fois la sensibilité de l'artiste, sa conscience du monde qui va et sa manière de l'enfermer dans un tracé, une ligne qui s'allonge, se tord et se déplie. Qu'est-ce que la réalité ? Une donnée perçue. Comment en restituer l'essence ? En l'inscrivant dans un jeu de lignes rigoureux ou fantasque, diversement, selon que l'artiste rêve le réel ou en donne une figuration contextuelle. Le dessin, pour Sara Conti, est l'arme absolue de la restitution existentielle. Inutile de se perdre en formules et en formes compliquées, il faut aller à l'essentiel. Ce qui veut dire ligne claire, esprit de synthèse et toujours, toujours, cette règle cardinale : un fait et une idée par dessin, jamais plus. Dessiner est une ponctuation – de l'espace, du temps où l'on vit – et la somme des instants vécus et représentés, rien moins, elle, une succession de dessins.

La somme, aussi, des instants inventés. Vivre n'est pas qu'accompagner le décours du temps, c'est aussi se donner, parfois, à l'invention. Invention de soi, soit, mais encore mise à profit, pour soi, des inventions d'autrui. Un jour de 2018, Sara Conti, que je vois, à Paris, à la Colonie (ce lieu de rencontres créé judicieusement par un autre artiste, Kader Attia), m'apporte ce qui est un cadeau inespéré. L'artiste, des mois durant, a mis en images *Belly le Ventre*, un roman picaresque que j'ai publié une année plus tôt à La Mulette, à Bruxelles, grâce au soutien de l'éditeur et écrivain bruxellois Bruno Wajskop. Des centaines de dessins tous inédits, témoignage d'une capacité imaginaire puissante, m'offrent un point de vue inouï sur ma propre création, à grands renforts de graphes cumulant Histoire, références cinématographiques et culture propre de Sara Conti. Un autre chef-d'oeuvre.

Paul Ardenne est écrivain et historien de l'art. Il est notamment l'auteur de *Art, l'âge contemporain* (1997), *Art, le présent* (2009) et *Un Art écologique, création plasticienne et anthropocène* (2018).

